

# **Ma vie de châteaux**

Lucie Mazauric  
Collectif

**Perrin**

6L

# MA VIE DE CHATEAUX

*Comme un prêtre dans un temple...*

André CHAMSON

*Dans la familiarité des chefs-d'œuvre.*

8° Lb<sup>58</sup>  
1061

DL . 18 5 1957 . 08284

# MA VIE DE CHATEAUX

Comme un poète dans un temple.

André Gide

Dans la forêt des bois de France

1911  
1904

LUCIE MAZAURIC

MA VIE  
DE CHATEAUX



LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN  
PARIS

LUCIE MANAURIC

MA VIE

DE CHATEAUX



Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

© LIBRAIRIE ACADEMIQUE PERRIN, 1967

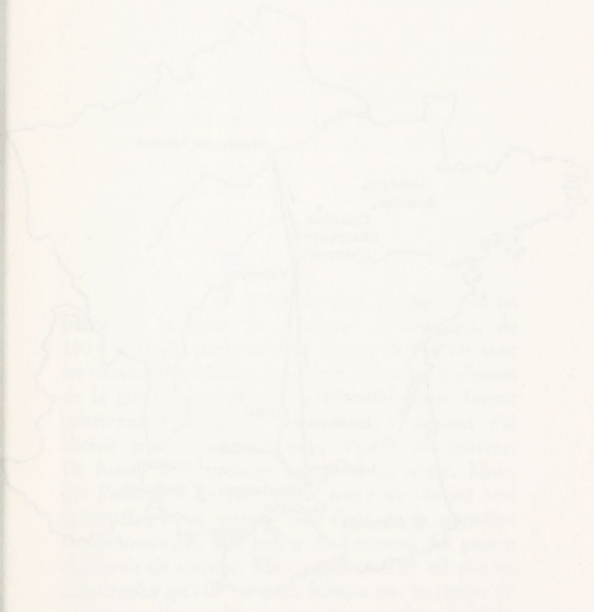
*A Jacques Janjard*  
*directeur des musées de France*  
*de 1939 à 1945*

LES PRÉLIMINAIRES

At Jacques Langued  
direction des études de France  
de 1922 à 1924

Le directeur des études de France  
Monsieur le Ministre de l'Éducation  
Paris

# LES PRÉLIMINAIRES



## LES PRÉLIMINAIRES





LES PRÉLIMINAIRES

## LES PRÉLIMINAIRES

**J**E fus de ce « Voyage ». Je fis partie de la suite de ce cirque étrange qui, de 1939 à 1945, parcourut les routes de France avec les œuvres des Musées pour leur éviter les malheurs de la guerre. Les débuts de cette aventure furent relativement simples. Des châteaux avaient été choisis pendant la paix pour abriter ces œuvres. Ils furent leur premier refuge et le nôtre. Mais, dès l'offensive de juin 1940, notre vie devint très agitée. Le front rompu, nos abris de la première heure tombaient aux mains de l'ennemi. La guerre changeait de rythme. Elle marchait d'un tel pas de catastrophe qu'elle ne nous laissait pas le temps de déménager l'ensemble de nos richesses dans le Midi. Pourtant, au moment de l'armistice, nos plus pré-

## MA VIE DE CHATEAUX

cieuses collections avaient déjà pu être transportées en zone Sud dans de nouvelles résidences. Nous les avions accompagnées. Là, nous devions rester dans une sécurité précaire et toujours inquiète jusqu'à l'occupation des deux zones. Tout valait mieux que le retour à Paris. La ligne de démarcation était une protection frêle, certes, mais c'était un obstacle matériel qui freinait les fantaisies revendicatrices de l'occupant, toujours pressé, et dont les soucis majeurs étaient ailleurs.

Après novembre 42, tout changea à nouveau. Le danger fut partout. Vraiment partout. Tous les dépôts proches des côtes, des ponts, des grandes routes, des gares, pouvaient être bombardés ou traités comme Oradour. Les Musées de province, menacés comme nous, entrèrent à leur tour dans la course. Il nous incombait de veiller sur eux. Dans la France entière, les œuvres d'art déménageaient et parfois redéménageaient. C'était une ronde infernale. Une immense partie de cache-cache. Il n'y avait de sécurité totale nulle part, mais seulement quelques régions, très rares, temporairement plus calmes que les autres. C'est là qu'il nous fallait trouver de nouveaux abris, quitte à en changer quand cela deviendrait nécessaire. Dans cette course aux refuges, nous ne pensions guère à l'archéologie. Une fois délimitée la zone où les œuvres seraient moins menacées, nous recherchions fiévreusement

## LES PRÉLIMINAIRES

des porches larges où nos énormes caisses pourraient entrer, de vastes rez-de-chaussée sous des voûtes solides, de grandes réserves d'eau utilisables en cas d'incendie. La servitude du porche large était devenue pour nous une hantise telle que je me surprends encore aujourd'hui à penser, devant une demeure à l'accès largement ouvert : « Quel magnifique château ! », même si c'est une affreuse bâtisse.

Dans ces châteaux, nous vivions de façon insolite, mi-clochards, mi-aristocrates. Nous étions d'étranges châtelains. Nous occupions des locaux somptueux, respectant les placards fermés des propriétaires, leur linge enveloppé de papier de soie, veillant sur leurs œuvres d'art plus ou moins authentiques comme sur les nôtres, mettant notre point d'honneur à ne rien déranger. Mais nous y campions plus que modestement, mangeant dans de la vaisselle ébréchée, achetée à la sauvette au hasard de nos déplacements, nous nous servions de couverts de fortune (si le fer-blanc a jamais signifié la fortune), passant au travers de nos draps usagés, gerbant nos caisses de bois blanc dans des salons luxueux, transformant les roseraies en champs de pommes de terre... Nous avions un luxe, il est vrai, un seul, c'était notre matériel incendie. Pour la lutte contre l'incendie, nous étions imbattables. Nous avions droit aux inventions les plus modernes : moto-pompes perfectionnées, gros extincteurs, combinaisons ignifu-

## MA VIE DE CHATEAUX

gées, etc. Tous les corps de pompiers enviaient notre équipement somptueux et parfois, ils nous l'empruntaient. Mais cette heureuse spécialisation, si elle nous comblait de fierté, n'empêchait pas, à chaque nouveau déplacement, nos camions de devenir plus poussifs, notre personnel plus fatigué. Il traînait après lui un bagage dérisoire qui achevait de nous donner l'allure d'une troupe de baladins sans grands moyens. A la fin, les caisses n'en pouvaient plus, les clous manquaient, l'essence était rare, les emballages avaient perdu leur fraîcheur. Pourtant, la boucle bouclée, les tableaux revenus de clou à clou, les sculptures de socle à socle, il y eut lieu de s'émerveiller. Cette conception fluide d'une défense mouvante, sans cesse adaptée aux péripéties de la guerre, avait porté ses fruits. Tout était là. Tout était intact...

Il faut reconnaître que nous avons eu beaucoup de chance, mais il faut aussi rendre à César... Le plan d'évacuation, son exécution, ses modifications au cours de cinq années, le sauvetage des hommes et des œuvres, tout est dû à Jacques Jaujard, directeur des Musées depuis 1939. Il mena cette affaire avec un jugement et un bonheur qui tiennent du miracle. Son nom pourrait être à toutes les pages de cette chronique. Je ne le citerai pas toujours, pour ne pas alourdir le récit. Mais il fallait que cela fût dit. Tout au début de cette histoire...

## LES PRÉLIMINAIRES

\*  
\* \*

Depuis longtemps, devant les menaces de guerre, on préparait l'évacuation des collections nationales. Chambord devait servir au rassemblement de tous les envois des Musées. C'est dans ce château, le plus vaste de tous les châteaux de la Loire, que se ferait dans le calme le tri définitif... Tout irait donc à Chambord. Ensuite, les châteaux retenus dans les environs recevraient leur contingent de caisses, chaque département du Louvre ou chaque musée restant groupé dans la mesure du possible.

Déjà, au temps de Munich, Chambord avait reçu quelques envois, Joconde en tête. Ils étaient partis et revenus discrètement. Mais ce n'était que partie remise, nous le sentions tous. Depuis cette triste répétition générale, on travaillait fébrilement dans les Musées. La conservation dressait des listes, étudiait les méthodes d'emballage, les plans de décrochage. Points rouges, points verts, points jaunes y composaient un nouvel univers de valeur. On les distribuait sous forme de pastilles brillantes sur les caisses et au revers des œuvres et ils donnaient rapidement l'ordre d'urgence des départs. La direction coordonnait les efforts, choisissait des châteaux, les équipait, s'inquiétait de loger le personnel, commandait des caisses, passait des contrats

## MA VIE DE CHATEAUX

avec les camionneurs et les emballeurs, recherchait de la main-d'œuvre non mobilisable. Trouver de bons camions était aussi compliqué que trouver de bons châteaux. Les meilleurs d'entre eux étaient naturellement pris par l'armée. Ceux qui restaient devaient être assez vastes pour contenir beaucoup de caisses, faciles à charger, bien défendus par des ridelles solides et des bâches épaisses. Les grands camions couverts mettant leur contenu à l'abri de la pluie étaient les plus recherchés, mais ils étaient à peu près introuvables.

\*  
\*\*

Le 25 août, l'heure du choix était passée. Le Musée fermait ses portes et était livré aux entreprises d'emballeurs. Tandis que le personnel mobilisable se préparait à rejoindre l'armée, tout le personnel absent était rappelé par télégramme. Des équipes se formaient dans chaque département pour mettre rapidement les objets les plus précieux en caisse, car on craignait des bombardements dès le début de la guerre. On mettait dans chaque caisse la liste de son contenu. Les doubles de ces listes restaient au Louvre. Nous circulions dans un musée étrange où l'œuvre d'art, déjà déposée, ne laissait plus qu'un fantôme de présence, évoqué par des cadres vides et des socles, où régnaient le papier,

## LES PRÉLIMINAIRES

le bois blanc, la fibre, les machines à écrire, où tout le monde portait blouse, s'improvisait déménageur ou dactylographe, où l'on travaillait douze heures par jour.

Pour ma part, je préparai l'évacuation des archives et des livres précieux du musée. Il y avait près de quatre cents caisses à remplir. C'était un travail très dur. Il fallait faire vite et, la journée finie, à force de remuer la poussière, malgré nos blouses et nos turbans, nous ressemblions à des ramoneurs. Un de nos emballeurs constatait que, comme lui, nous étions tous les soirs « déguisés en boulets Bernot ».

Cette tâche accomplie, j'allai proposer mes services à quelques départements où l'abondance des petits objets à emballer retardait les opérations. Je me souviens du jour où Carle Dreyfus, conservateur des Objets d'art, trop confiant, me mit dans les bras les laques de Marie-Antoinette et me demanda de leur faire traverser le Musée. J'étais célèbre dans la famille pour ma maladresse manuelle. Morte de peur, les bras crispés, les jambes en coton, j'emmenai pourtant les laques là où il le fallait, mais Carle Dreyfus ne me revit plus...

Après l'achèvement de ces travaux, rien ne me retenait à Paris. Mon mari, André Chamson, avait rejoint l'armée d'Alsace.

Depuis 1934, par la plume et par la parole,



## MA VIE DE CHATEAUX

il avait mené, avec beaucoup d'écrivains de sa génération, avec André Malraux, Jean Guéhenno, Andrée Viollis, Louis Martin-Chauffier, Jacques Kayser et bien d'autres, un dur combat contre la montée des forces de l'hitlérisme en Europe. Ce combat avait porté ses fruits en France. Mais la folie de nos voisins de l'Est n'avait cessé de croître. Et maintenant, c'était la guerre. Il avait fallu ranger la plume, quitter les Musées, nous séparer, abandonner les Lettres et les Arts, les beaux métiers du temps de paix, pour le métier des armes...

Ma fille Frédérique<sup>1</sup> était de son côté en sûreté à Nîmes, auprès de ma mère. J'étais dans une entière solitude et je souhaitais participer à une activité qui m'empêcherait de trop penser à ce que je venais de perdre. Ce fut donc avec soulagement, presque avec enthousiasme, que j'acceptai de faire partie de la petite équipe de fonctionnaires qui accompagnerait les œuvres dans leurs déplacements. De ce jour, ma vie fut liée presque charnellement au sort du Louvre pour toute la guerre. Archiviste de ce grand Musée, je connaissais bien ces œuvres, je veillais sur les sources manuscrites de leur histoire. Je savais comment elles étaient entrées au Louvre, je pouvais suivre au fil des ans leur vie dans le Musée. Je les aimais. Mais je

1. Après la guerre, elle devait épouser Louis Velle, tout en gardant le pseudonyme de Frédérique Hébrard.

## LES PRÉLIMINAIRES

n'étais pas en contact direct avec elles. Je n'avais pas à veiller sur leur conservation. Classifier des documents, les étudier, faciliter les études des spécialistes, rechercher les autographes d'artistes, faire quelques découvertes d'archives quand la chance me souriait, telle était jusqu'en 1939 ma tâche quotidienne. Ce fut donc un nouveau métier pour moi, un métier dont je garde, malgré tant de souvenirs cruels, comme une sorte de nostalgie. Quelle extraordinaire aventure ! Comme la Belle au Bois dormant, le monde des images avait commencé son long sommeil. Les Musées étaient vides, les collections évacuées, l'Europe entière sevrée d'œuvres d'art. Pendant ce même temps, nous vivions à côté d'elles, pour elles, dans une intimité quotidienne merveilleuse, inconcevable en temps de paix. Elles étaient devenues pour nous des personnes vivantes, et comme des membres de notre famille, que l'on soigne, que l'on pense, que l'on veille, que l'on interroge, dont on prend chaque jour la température, que l'on appelle par leur prénom !... Nous les sentions si proches, si précieuses, si humbles et si fragiles ! L'eau, le feu, l'humidité, la sécheresse, le froid, la chaleur, le rapt les menaçaient autant que les bombardements. Nous tremblions sans cesse devant l'énormité de nos responsabilités et nous dormions peu la nuit. Mais leur présence à nos côtés était rassurante, bénéfique. Elles nous rendaient pro-

## MA VIE DE CHATEAUX

tection pour protection. Elles justifiaient notre implantation dans des pays perdus, presque hors d'atteinte de la Gestapo, où l'on pouvait sans crainte écouter la radio de Londres et prendre contact avec le maquis. Ce n'est que par de courtes visites à Chambord et à Paris que j'ai appris le bruit affreux que faisaient les bottes de l'occupant...

Je dois maintenant raconter cette aventure. Certes, le temps de l'Histoire n'est pas encore venu. Quand il viendra, les documents d'archives ne manqueront pas à l'historien. Il en sera plutôt accablé. Il aura aussi le précieux travail de Rose Valland, *Le Front de l'Art*, paru dès 1961<sup>1</sup>. Mais les souvenirs personnels, les soucis quotidiens, les anecdotes seront tombés dans l'oubli. C'est cela que

1. Rose Valland. *Le Front de l'Art*. Paris, Plon, 1961. Rose Valland fut le principal artisan de la récupération des trésors juifs dérobés en France par les nazis. Elle y risqua sa vie pendant la guerre et c'est à cause de son travail clandestin que tant d'œuvres d'art nous furent restituées. Son livre, beaucoup trop modeste quand il s'agit de son action personnelle, résume l'essentiel de l'histoire des dépôts. Il retrace avec beaucoup de clarté et d'exactitude détaillée l'évolution des rapports des Musées avec les autorités allemandes au sujet des collections particulières et nationales pendant la guerre et après la fin de la guerre. Il est, de plus, bien illustré. C'est ce travail qui m'a encouragée à écrire ma chronique, c'est lui qui m'a inspiré le désir de raconter mes propres expériences. Il m'a fourni des bases solides et je lui dois beaucoup, plus que je ne sais le dire.

Puisque nous en sommes au chapitre des gratitudes, je dois mentionner aussi l'aide importante que m'a apportée ma savante amie, Madame Aulanier, l'historienne du Louvre, dont les connaissances m'ont permis d'ajouter beaucoup de précisions à ce récit.

## LES PRÉLIMINAIRES

j'ai voulu noter. Je vais essayer de le faire comme le faisaient les chroniqueurs sans génie du Moyen Age, en rapportant tout, les faits importants et le reste, car je ne me sens pas encore capable de faire le tri. On trouvera peut-être que certains détails de notre vie sont de bien médiocre importance pour l'essentiel de notre entreprise. Mais c'est ainsi que nous avons vécu, médiocrement, auprès des plus grands trésors, et c'est en menant cette vie-là, dans le noble et dans le sordide, que nous avons eu la force de poursuivre notre tâche. Je parlerai donc des œuvres, de leur sort, mais je décrirai aussi notre manière de vivre à leur côté. Il me semble que notre histoire fait vraiment partie de leur histoire, car nos destins furent liés et toujours solidaires. Je vais dévider l'écheveau de mes souvenirs, suivre le fil ténu de la mémoire. Une anecdote en appellera une autre et je ferai mon possible pour rester fidèle à la chronologie. Je ne retracerai pas l'histoire complète des tribulations des Musées. Je ne ferai ni un rapport ni un roman, mais un récit fidèle, aussi complet que possible, de mes propres aventures, des événements dont j'ai été le témoin. Je voudrais trouver, pour cette évocation, le ton même de la conversation, un ton simple et naturel, qui sente le vrai. Je revivrai ce voyage tel que je l'ai accompli réellement, avec chacune de ses étapes, de Paris à Chambord, Chambord et la drôle de

## MA VIE DE CHATEAUX

guerre, de Chambord à Loc-Dieu, Loc-Dieu puis Montauban et le Musée Ingres, les châteaux de Loubéjac et de Latreyne, les incidents de Latreyne, enfin le retour de Latreyne à Paris. Il faut accepter d'avance le tour parfois très personnel que prendra ce récit. C'est sa seule raison d'être.

## DE PARIS A CHAMBORD

## LA VIE DE CHATEAUX

Paris de Chambord à la Loire. Les Ducs puis  
Monsieurs et le Musée de la Loire, les châteaux de  
Chambord et de La Roche, les Ducs de Lorraine, enfin  
le voyage de Lorraine à Paris. Il faut aller  
à Chambord pour voir le plus grand chateau  
de France. Chambord est un lieu unique.

DE PARIS A CHAMBORD

## DE PARIS A CHAMBORD

*Le naufrage du Radeau*

**L**E 28 août 1939, *la Joconde* partait pour Chambord. Elle était en tête de liste des cinquante tableaux prestigieux qui devaient quitter Paris à la moindre alerte. J'ai souvent entendu contester, hors du Louvre et au Louvre même, cette place de grande favorite donnée à *la Joconde*. Bien qu'elle ait été toujours admirable et admirée, il est sûr que ses tribulations de 1911 à 1913, son vol retentissant et son retour au Louvre ont contribué à son immense célébrité autant que son sourire. Comme une jeune idole de notre temps, elle a ses « fans » en délire, ses troubadours, son culte. Son nom propre est devenu un nom commun. Déjà, au temps de Dada, Marcel Duchamp l'avait élue entre tous les chefs-d'œuvre pour lui



## MA VIE DE CHATEAUX

faire porter moustache. Aujourd'hui, son image s'étale jusque sur les torchons de cuisine. Cette démesure, c'est le prix de la gloire<sup>1</sup>. Nombre de visiteurs viennent au Louvre, demandent à voir Monna Lisa, se plantent devant elle, se pâment et repartent au grand galop sans avoir regardé un seul autre tableau. Beaucoup de Français lui préfèrent pourtant *la Pietà* d'Avignon ou *l'Embarquement pour Cythère*. Mais la Joconde reste le tableau le plus illustre du Louvre, le plus publicitaire, faut-il oser dire, et c'est elle que l'on met à l'abri à la moindre alerte. Elle fut donc la première à gagner Chambord.

Je n'eus pas l'honneur d'escorter la Joconde, mais, au soir même de la mobilisation, le 1<sup>er</sup> septembre 1939, je fus désignée pour prendre place dans une des voitures qui accompagnaient le dixième convoi qui partait pour Chambord.

Le cérémonial du départ était déjà fixé. Il avait pris une allure de conscription révolutionnaire. C'était un spectacle réglé comme un ballet. Dans la

1. Au début de l'année 1914, petite provinciale en visite à Paris, je fus conduite au Louvre par mes parents pour y voir la Joconde retrouvée. Elle trônait alors dans le Salon Carré.

Je ne vis pas grand-chose, tant la foule était dense autour d'elle. C'est d'une odeur dont je me souviens. On aurait dit la boutique d'un parfumeur. Toutes les élégantes de Paris lui avaient rendu visite et avaient répandu tant d'effluves autour d'elle qu'un parfum violent émanait de la Joconde elle-même. Depuis, j'ai pu vérifier qu'elle était redevenue inodore. Ses admiratrices sont aussi nombreuses, mais les femmes doivent se parfumer plus discrètement.

## DE PARIS A CHAMBORD

Cour Carrée fermée au public, on avait installé des tables et des chaises. Jacques Jaujard y présidait, entouré de quelques fonctionnaires et du chef des transporteurs. Les camions défilaient devant eux. On dressait leur liste, la liste des caisses dans chaque camion. On pointait les noms des chauffeurs et des convoyeurs, on vérifiait les amarres, les bâches et les camions se mettaient en file, entourés de mottards. Puis, quand la colonne était en ordre, les voitures convoyeuses en tête et en queue du cortège, on donnait le signal du départ. Des fenêtres de la Cour Carrée, nous avons assisté aux premières opérations.

Nos compagnons de route, qui avaient déjà effectué plusieurs trajets Paris-Chambord et retour, nous assuraient que ces transports étaient sans histoire<sup>1</sup>. De fait, tout se passa normalement pour nous jusqu'à Versailles. Mais là, devant la Mairie, le chargement d'un de nos camions accrocha les fils électriques du tramway, plongeant Versailles dans une nuit zébrée d'éclairs. C'était le camion du *Radeau de la Méduse* de Géricault. Quelques-uns des plus grands tableaux du Louvre avaient été roulés, mais on n'avait pas voulu risquer cette opération, toujours délicate, avec le *Radeau*, fragile et menacé de craquelures à cause du bitume qui

1. C'étaient MM. Henraux, Hue et Diéterle, Mlles Delaroché-Vernet et de Nion.

## MA VIE DE CHATEAUX

entre dans la composition de sa peinture. On l'avait donc installé, tendu sur son châssis, sur une remorque à décors de la Comédie française. Il constituait une masse imposante, trop haute pour passer sous les fils du tramway, d'où l'incident. Panique chez les Versaillais qui ne comprenaient pas d'où venait la panne de courant. Affolement à ce carrefour, le plus animé de la ville, surtout en un tel jour. Les sifflets des agents affolés augmentaient le désordre, les étincelles ne cessaient de crépiter, tout un monde en colère tournait en rond et s'agglomérait autour de nous en grondant. Nous avions très peur que cela finisse par un bel incendie et une petite émeute. Heureusement, des spécialistes arrivèrent. Ils purent soulever les fils du tramway et les remettre en place. Tout rentra immédiatement dans l'ordre. La circulation rétablie, le *Radeau* passa, nous après lui et nous fûmes heureux d'aller souffler un peu au château de Versailles qui nous ouvrit ses portes, ce qui nous permit de retrouver nos esprits. Là, il fallut tenir un petit conseil de guerre. Il n'était pas question de continuer la route avec le malheureux *Radeau* qui risquait de naufrager tout le convoi dans chacune des villes que nous devons traverser. On le laissa donc provisoirement à l'abri des voûtes solides de l'Orangerie de Versailles. Dès la fin de septembre, il devait être évacué à son tour. René Huyghe dirigea ce cortège de tableaux

## DE PARIS A CHAMBORD

géants et emmena directement de Versailles au château de Louvigny, sans passer par Chambord, le *Radeau* avec beaucoup d'autres grandes toiles non roulées : *les Croisés* et *les Massacres de Scio* de Delacroix, *l'Enterrement à Ornans* et *l'Atelier* de Courbet, les Rubens de la Galerie Médicis, etc. La carte entre Versailles et Louvigny avait été soigneusement étudiée pour éviter les itinéraires où se trouvaient des ponts très bas et des nœuds de fils électriques. Le convoi avait pris avec lui une équipe de techniciens des P.T.T. armés de perches qui pouvaient, si c'était nécessaire (et ce fut nécessaire) débrancher les fils électriques au passage du convoi et les remettre en place une fois les tableaux passés. Grâce à ces précautions, tout se déroula sans incidents.

Notre halte imprévue à Versailles m'avait permis de faire, en passant, un dernier salut à l'appartement que nous occupions depuis 1933 au château, à la pointe de l'aile sud des Ministres. En revoyant cette demeure d'exception que je venais à peine de quitter, où, peu de jours auparavant, nous étions encore réunis tous les trois, mon mari, ma fille et moi, je fus brusquement submergée par les souvenirs et les regrets. En un court instant, je crus revivre toutes les belles heures que nous y avions passées. Avant la mobilisation, mon mari était conservateur-adjoint au château. Sa vocation d'écri-

## MA VIE DE CHATEAUX

vain s'accordait pleinement avec son second métier. Pour moi, attentive à tous ses travaux, associée à ses espérances, je sentais, grâce à lui, la vie foisonner autour de nous. Nous vivions dans un univers généreux, coloré, libre, heureux, ouvert sur le vaste monde, où la littérature avait la première place... Là, nous avons voulu croire à la paix, en dépit de toutes les menaces, jouissant jusqu'au dernier jour du parc, des parterres et des fontaines... Nous y avons réuni souvent les amis d'André, surtout des écrivains, les uns célèbres, d'autres en passe de le devenir. Nos visiteurs s'appelaient André Gide, Martin du Gard, Schlumberger, Jean Prévost, Saint-Exupéry, Guéhenno, Louis Guilloux, Henri Petit, Pierre Bost, Martin-Chauffier, Jean Paulhan, Aragon, Ehrenbourg, Nizan, Adrienne Monnier, Silvia Beach, le jeune Claude Mauriac... Nous avons eu aussi la visite de quelques hommes politiques : Daladier, pour qui André avait une grande affection, Jacques Kayser et Louis Joxe qui étaient des familiers, de notre génération. Tous ces visages amis étaient maintenant liés pour moi à cette belle maison chargée d'histoire et je les emportais, avec ceux des miens, dans mes bagages invisibles, les plus précieux, ceux de la mémoire... Je sentais rouler dans ma tête la fameuse phrase d'Egmont, de Goethe : « Adieu, ... Douce vie, chère habitude d'être et d'agir... » Je savais bien

## DE PARIS A CHAMBORD

que nous ne retrouverions jamais un monde semblable à celui que nous quittions. La page était tournée. Dans la perspective d'une guerre longue, l'abandon de ce bel appartement lumineux, merveilleux à habiter dans la paix, m'apparaissait comme un mal secondaire, comme une coupure inévitable. Je n'aurais pas pu vivre seule en ces lieux désertés par les miens. J'étais déjà résignée à la vie errante qui m'attendait pour un temps indéterminé. J'étais déjà ailleurs et je préférais cela à une morne inaction tant que mon mari ne serait pas revenu.

Mes compagnons ne s'étaient pas aperçu de mon trouble et continuaient à penser au *Radeau*. Versailles dépassé, le *Radeau* échoué dans l'Orangerie, notre voyage se poursuivit presque normalement sur des routes terriblement encombrées, comme on peut bien l'imaginer en un tel jour. Nous nous arrêtâmes pour dîner vers Saint-Cyr dans une auberge bondée où on nous servit, après une longue attente, un repas fantaisiste et bousculé. Le premier exode commençait, aussi désordonné que celui de 40. Comment prévoir, au début de l'automne 1939, qu'il ne se passerait rien à Paris et que l'on allait vers la « drôle de guerre » ? Tout faisait craindre des bombardements imminents. Cette crainte jetait les gens sur les routes tandis que les soldats rejoignaient leurs unités et que des services

---

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1967  
N° d'éditeur: 174  
Imprimé en France

---

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique – Manon Lemaux

Typographie – Linux Libertine & Biolinum, Licence OFL

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

